

Dessiner penser

6, 9, 12, 36. Je me suis mis à compter, syllabes et morceaux. Scrutant le retour de quelques verbes, leurs combinaisons différentes, *être* et *avoir*, *vouloir* ou *laisser*, *dire* et *vivre*, *courir*, *aller*, *penser*, la répétition d'un adverbe, l'opposition d'un *jamais*, l'insistance d'un *déjà*, les occurrences de *tout* (italique) et de *rien*, et outre le tournant d'un *et* ou d'un *mais* et les liaisons opérées par *de* et *à*, la détermination d'un *pour*, d'un *sans*, d'un *ni*.

C'est que : depuis que je lis le livre d'Emmanuel Fournier¹, je me pose la question suivante : Qu'est-ce qui *se joue* dans la rencontre de ces deux économies que sont d'une part la *pensée infinitive* et d'autre part le vers ? Rencontre dont, avec les rapprochements qu'il évoque dans son avant-propos, notamment entre philosophie et politique, l'auteur « explore la possibilité » dans ce livre. Qu'est-ce qu'une telle exploration me permet de saisir de cette pensée que les textes précédents ne m'avaient pas permis de saisir ?

Jusqu'ici, de *Croire devoir penser* à *Philosophie infinitive* (Éditions de l'Éclat, 1996 et 2014), Emmanuel Fournier n'avait (hormis une incursion non négligeable dans l'écriture de chansons) *confié* sa pensée infinitive qu'aux phrases : propositions débarrassées des substantifs, recourant aux seuls infinitifs et participes et aux conjonctions, prépositions, adverbes permettant de les agencer en phrases et en paragraphes qu'articulait une ponctuation parfaitement claire devenue inutile dans ce nouvel ouvrage, en vers. Un vers compté, de neuf ou de douze syllabes — et en tout autre compte éventuel, je ne vois que des choses arrivées à ces deux-là —, et proposé sans majuscule à l'espace de la page où il se présente souvent en plus d'un segment. Ainsi, à la fin du texte 1 1 :

ne rien avoir n'avoir jamais pu que courir
aller
de vivre à penser
de penser à vivre

¹ *Tractatus infinitivo-poeticus*, Éric Pesty Éditeur, 2021.

De « ne » à « courir », deux segments de quatre et huit syllabes, puis douze autres syllabes d'« aller » à « vivre » se présentant cette fois en trois segments *visiblement* différenciés dans l'espace de la page.

Il s'agit d'un extrait du premier des trente-six « morceaux » que compte ce *Tractatus infinitivo-poeticus*, assemblés en six suites de six, numérotés de 1 1 à 1 6, puis de 2 1 à 2 6, etc., jusqu'à 6 6. Le titre de ce carré de six et sa numérotation s'inspirent, on l'aura deviné, du *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein, lui structuré autour de non pas six, mais sept propositions développées en de nombreuses sous-propositions (1., 1.1, 1.11... 1.2... 2., etc.). Je reprends le terme (musical) de « morceau » aux *36 morceaux* publiés par l'auteur, chez Éric Pesty également, en 2006 : un livre présentant trente-six dessins au trait, de plume, de compas, de crayon, devant la mer. Le « motif » que transcrivent les pages de ce traité n'est pas moins sujet à changer que la mer ; ses textes ont quelque chose des dessins d'alors.

Chaque morceau du *Tractatus infinitivo-poeticus* est une « disposition » d'une pensée que tourner les pages du livre nous permettra de saisir dans ses reconfigurations successives. C'est un livre, un seul poème en trente-six arrangements. Conviction que confirmera, pour peu qu'on y pense, l'idée qu'on se fera de la « composition » du livre *au plomb*, lettre par lettre, précisément agencées, puis défaites et « redistribuées » pour servir à « composer » d'autres pages. Devant la presse typographique, on l'imagine, ont dû se décider nombre d'accordements et d'espacements.

Voici donc la pensée infinitive *confiée*, plutôt qu'au régime de la phrase, aux moyens du poème, à l'ordre typo-graphique de la page et au rythme du livre ; disposée sur la page et de page en page. Ou devrais-je dire *posée*, comme on pose une opération ? — et c'en est une. D'ailleurs, tout poème en vers n'est-il pas une espèce d'opération de langage posée sur la page ? Ou posée comme on pose une question ? Dans *Mer à faire* (Éric Pesty Éditeur, 2006), sorte de journal du « dessineur », selon le terme inventé par Emmanuel Fournier dans ce livre formant un diptyque avec *36 morceaux*, l'auteur écrivait : « Un dessin, c'est une question posée. Affirmée posément. » Dans les « dessins » de ce traité infinitivo-poétique, les traits ne sont pas de plume, de compas ou de crayon, ce sont des traits de verbes.

Mais ces traits permettent également de saisir d'un coup d'œil la construction de l'énoncé et ses permutations. Une organisation des mots qui me rappelle parfois, toutes choses égales d'ailleurs, celle que préconisait la linguiste Claire Blanche-Benveniste, dans son « modèle d'analyse syntaxique en grille » du français parlé :

compte douze syllabes de « vouloir » à « souffrir », douze autres sur les trois derniers traits. Je lis : « vouloir ne plus jamais » ; « ne plus laisser » ; « ne plus lâcher » ; « vouloir garder » ; « vouloir ne plus lâcher, garder ».

Or, de cette visibilité de la structure de l'énoncé en émerge une autre : celle de ses possibles redispersions. Je peux, en effet, en observant la page et comprenant quels instruments sont les infinitifs, *voir* que cela se présenterait autrement si « garder » reculait sous « lâcher » ou s'avancait sous « vouloir ». Les morceaux de pensée qu'en traits de verbes « je peux délimiter dans l'espace » de la page et du vers compté, reconduisent la vision que m'offraient de la mer les traits de plume, de compas, de crayon de *36 morceaux*, qui cherchaient à saisir, d'un dessin à l'autre, l'inconsistance d'une vague « se refai[sant] à chacune de nos tentatives ». Devant les arrangements de ce *Tractatus*, je pourrais me poser les mêmes questions qu'Emmanuel Fournier en préface à son livre d'alors : « Sommes-nous condamnés à n'avoir jamais de texte et à devoir donner toujours de nouvelles lectures ? Mais pourquoi s'en inquiéter s'il est possible d'en jouir ? Ou plutôt, pourquoi s'apaiser trop vite s'il est possible de continuer à chercher, à désirer et à interroger ? » « *Inconsister / s'appuyer dessus* », me disent un peu plus loin dans ce livre-ci deux traits et neuf syllabes en exergue de la deuxième suite.

La septième proposition du *Tractatus* de Wittgenstein, la plus célèbre et la seule à n'être pas dépliée en sous-propositions (sauf à considérer tout le reste de l'œuvre de Wittgenstein comme ce dépliage), affirme : « Ce dont on ne peut parler, on le taira² ». Ailleurs et plus tard, Wittgenstein remarque ceci, qui n'est, à l'évidence, pas sans rapport avec cette dernière affirmation : « Je crois avoir bien saisi dans son ensemble ma position à l'égard de la philosophie, quand j'ai dit : La philosophie, on devrait, en fait, ne l'écrire qu'*en poèmes* » (*Remarques mêlées*). *En poèmes*, cela veut dire ici affirmée posément comme une opération de langage sur la page, et de page en page.

Chaque dessin, écrivait encore en 2006 Emmanuel Fournier devant la mer, est « autant de manières d'aller, autant de sortes de santé. On défait ses formes pour en refaire. Non pour “parfaire” ni par résignation, mais parce que *ça* se présente autrement, et qu'il faut que *ça* se fasse autrement ». Ce que l'auteur transcrit aussitôt

² Pour cette traduction et sur cette proposition wittgensteinienne, je me permets de renvoyer le lecteur à mon texte, *Un futur*, L'Ours Blanc, n°22, Héros Limite, 2019.

